

Albert Camus toujours actuel

Andrée Dahan

Numéro 90-91, 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79684ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dahan, A. (2015). Albert Camus toujours actuel. *Brèves littéraires*, (90-91), 127–129.

ANDRÉE DAHAN

ALBERT CAMUS TOUJOURS ACTUEL

La troupe d'Omnibus vient d'accomplir une résurrection théâtrale exceptionnelle à l'Espace libre. Du 11 février au 8 mars [2014], trois pièces de Jean Racine, condensées certes, nous ont été restituées en vers originaux. Transmettre au public d'aujourd'hui les chefs-d'œuvre du classicisme tient du miracle. Il y a des écrivains qui ne meurent jamais. Témoin de notre temps, Albert Camus est de ceux-là. Le centenaire de sa naissance reste pourtant une inconnue chez nous.

Si Racine a peint « les amours fatales » de l'homme éternel, Camus, lui, a protesté contre la violence de tous les terrorismes. Qu'ils se passent dans le monde entier ou dans notre propre cour, il semble qu'ils soient devenus la triste exclusivité de notre époque.

Lit-on Albert Camus, chez nous au Québec ? Nonobstant quelques universitaires et quelques étudiants, qui donc pratique ce penseur ? À part *L'Étranger*, choisi pour son écriture minimaliste, dans certains cégeps, mais souvent mal compris et dont des écrivains algériens prennent prétexte pour contester l'algérianité de son auteur, que nous reste-t-il de ce grand moraliste et philosophe ? Est-il dépassé aujourd'hui ?

Caligula, interprété il y a environ une décennie, au Théâtre Denise-Pelletier, est encore d'une actualité criante. La mégalomanie de cet empereur et sa folie de la destruction rappellent les traits actuels des présidents syrien et russe, pour ne citer que ceux-ci.

L'État de siège, pendant de son roman *La Peste*, ou *Les Justes*, mise en cause du terrorisme purement politique, semble bien la métaphore du raz-de-marée, œuvre de George Bush et de Tony Blair, destructeurs de l'Irak. Avaient-ils lu l'essai de Camus, *Ni victimes, ni bourreaux* ? « Nous avons vu mentir, avilir, tuer, déporter, torturer,

écrivait Camus¹, et à chaque fois, il n'était pas possible de persuader ceux qui le faisaient de ne pas le faire parce qu'on ne persuade pas une abstraction, c'est-à-dire le représentant d'une idéologie. » Clin d'œil à la déportation des Acadiens dont il aurait pris la défense.

Ajoutons à ces réflexions, la course à l'argent et au pouvoir qui justifient l'intimidation, le chantage et la corruption des mafias montréalaises ainsi que les tueries concernant les civils en Afrique, en Syrie ou en Ukraine, le marché des enfants, etc. « Un monde où le meurtre est légitimé et où la vie humaine est considérée comme futile. Voilà le premier problème politique d'aujourd'hui. »¹ Le temps n'a rien enlevé à l'actualité de ce discours.

Après *Le Mythe de Sisyphe*, la pensée de Camus va évoluer de l'absurde à la révolte. Témoin de la guerre et des ravages des idéologies meurtrières, il écrit en 1946 dans le journal *Combat* : « Le XVII^e siècle a été le siècle des mathématiques, le XVIII^e, celui des sciences physiques, le XIX^e, celui de la biologie. Notre XX^e siècle est le siècle de la peur. » En sommes-nous sortis ? Remémorens-nous Tchernobyl, Fukushima et cette éternelle lutte qu'on se livre de nos jours par armes sophistiquées ou chimiques ou nucléaires. Pensons aussi aux répressions policières injustifiées du Printemps érable : étudiants désarmés dans les rues de Montréal, agressés pourtant par des policiers.

Il publie *La Peste* en 1946, allégorie du nazisme et du mal en général, dont il dira que « chacun de nous la porte en soi ». *L'Homme révolté*, en 1951, fait entre autres l'éloge de l'indignation, thème à la mode ici et ailleurs. Sous une forme plus courte et romanesque, les nouvelles de Camus, dont *Les Muets*, sont de petits chefs-d'œuvre de réalisme et de cruauté.

Albert Camus est à la littérature ce que Charlie Chaplin fut au cinéma. L'imaginaire de ces deux créateurs fustige l'avalissement que les progrès et la technologie infligent aux citoyens. Industrialisation à outrance pour ce dernier ou expérience de la politique du pire pour Camus. L'un par l'image et le burlesque, l'autre par les mots et les slogans, incarnent la résistance et la rébellion. *Les Temps*

modernes de Chaplin, créé en 1936, *Le Mythe de Sisyphe*, en 1941, forment, si l'on peut dire, une continuité : l'homme marqué par la fatalité de son destin peut-il être heureux ?

La réponse est dans l'œuvre de Camus. Ni l'absurde, ni la révolte ne sont porteurs de désespoir stérile. « *Il faut imaginer Sisyphe heureux* », écrit-il. Donc, obligation de continuer la lutte et même d'y trouver un bonheur. Dans *La Peste*, les citoyens s'engagent contre le fléau. Toute sa philosophie est empreinte de cet humanisme. On y décèle un optimisme qui se dégage de son combat d'intellectuel : « *Il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser* », conclura le D^r Rieux, dans *La Peste*, après l'arrêt de l'épidémie.

Il faudrait lire ses articles dans *Combat* (regroupés dans *Les Essais*), analysant nos démocraties modernes à la lumière du progrès des armements et des haines internationales toujours vivantes. Il ne s'étonnerait pas aujourd'hui du mépris de l'Occident face aux ouvriers du Tiers-monde, que l'on exploite contre un salaire misérable.

Luc Plamondon a remis sur le tapis rouge deux œuvres de Victor Hugo, *Les Misérables* et *Notre-Dame de Paris*, sous la forme d'opérette, Jean Asselin (Omnibus) a représenté Shakespeare, puis Racine dans une mise en scène originale. Souhaitons un nouvel éclairage aux quatre pièces d'Albert Camus : *Caligula*, *Le Malentendu*, *L'État de siège* et *Les Justes*. Car si elles illustrent l'évolution de la pensée camusienne, elles ont un dénominateur commun : l'engagement de Camus vis-à-vis de tous les totalitarismes.

¹ *Ni victimes, ni bourreaux*, in « Le Siècle de la peur », paru dans *Combat*, 1946.